

Bibliothèque numérique

medic@

Nigay. - Propos d'un praticien : La presse et l'Académie

In : Journal de médecine de Paris, 1906, p. 283

PROPOS D'UN PRATICIEN

LA PRESSE ET L'ACADEMIE

L'autre jour, en déployant son démocratique quotidien, chacun, clients du *Matin*, du *Journal*, du *Petit Parisien*.... a eu le plaisir de voir, une fois de plus, l'image du maître Dieulafoy, toujours jeune, toujours beau, toujours brun : ceux qui s'intéressent au savant clinicien qu'il est, ceux qui chaque fois que la Presse leur en fournit l'occasion (oh ! de temps en temps, seulement) contemplent les traits du professeur, se disent que cet homme possède, à coup sûr, le secret d'un elixir de longue vie, dont il devrait faire connaître la formule du haut de cette tribune, d'où Metchnikoff s'est écrié dernièrement aux peuples : « Ne craignez rien, embrassez-vous ».

En attendant cette sensationnelle communication, l'Académie des Saints-Pères retentit encore du timbre énergique du clinicien de l'Hôtel Dieu. Après avoir été un interventionniste enragé, le professeur s'aperçoit qu'il a été trop loin et, pris de remords, il clamé que les médecins ne connaissent pas l'appendicite, qu'ils la confondent avec l'entéro-colite, que d'innombrables malades sont, chaque jour, opérés mal à propos, qu'en un mot, les malades doivent se méfier... des médecins. Or, tous les praticiens que je connais estiment, depuis longtemps, qu'en effet, l'appendicite n'est pas aussi commune qu'on a bien voulu le dire et il en est peu qui n'aient d'eux-mêmes modifié la ligne de conduite qui leur avait été tracée par les maîtres et, il faut en convenir, surtout par M. Dieulafoy.

Il est regrettable qu'au lendemain d'une communication de ce genre à l'Académie, tous les journaux, se faisant l'écho de l'orateur, crient par-dessus les toits que le corps médical, excepté l'orateur, ne connaît pas telle ou telle affection, qu'il livre, tous les jours, aux chirurgiens d'innocentes victimes.... J'estime que, seule, la Presse médicale devrait publier le compte rendu des communications de l'Académie de médecine qui ne sont compréhensibles que pour des médecins, j'estime que la Presse politique ne devrait recevoir qu'un extrait du procès-verbal.

Je parierais que lorsque paraîtront ces lignes, certains de nos confrères, des médecins qui ne font pas de discours, des médecins dont on ne parle pas, des médecins dont on n'a jamais publié la tête, et pourtant de bons médecins, auront vu leur diagnostic discuté et n'auront pas réussi à faire opérer, en temps voulu, de véritables appendicites, parce que l'avis de M. Dieulafoy aura été rendu public et interprété d'une façon tendancieuse. Que M. le secrétaire de l'académie attribue, à l'avenir, les places d'où l'on entend aux représentants de la Presse médicale, qu'il fasse en sorte que la Presse politique n'entende rien et il fera ainsi une bonne œuvre, car s'il est inoffensif de reproduire périodiquement l'image d'un académicien, il peut être nuisible d'en exposer les idées au public. NIGAY.

FEUILLETON

LE TRAITEMENT DE LA SYPHILIS AU TEMPS DE MOLIÈRE

A notre époque d'injections mercurielles solubles ou insolubles, il est assez piquant d'exhumier quelques observations publiées en 1685, dans un livre introuvable aujourd'hui : « La méthode pratiquée à l'hôtel des Invalides, pour guérir les soldats de la vérole. » Tout d'abord quelques considérations morales :

« Il est vrai qu'à considérer la nature de ces vilains maux, selon leur primitive et leur ordinaire origine, et les prendre comme de justes effets et des châtiments temporels de ce malheureux péché, qui, seul, précipite plus d'âmes dans l'enfer que tous les autres ensemble; bien loin de leur donner de secours, il en faudrait accroître les souffrances et décerner des pénitences rigoureuses au lieu des remèdes faciles. »

On reconnaît bien là les principes de cette douce époque où l'on commençait par soigner les gens en les battant comme du plâtré.

THÉRAPEUTIQUE

TRAITEMENT DE LA DOULEUR.

C'est, dit INGELRANS, par les procédés externes qu'il est naturel de commencer. Parmi les topiques, le médecin n'a que l'embarras du choix : baume de Fioravanti à la térébenthine, baume opodeldoch, liniment de Rosen, baume tranquille, etc. Le salicylate de méthyle s'emploie avec avantage à la dose de 50 à 100 gouttes de cette essence versées sur de la gaze recouverte d'un imperméable : l'application doit en durer quelques heures et être renouvelée deux fois en 24 heures. Voici un liniment composé :

Salicylate de méthyle.....	} à 10 gr.
Chloroforme.....	
Laudanum.....	
Baume tranquille	120 grammes.

Le mésotane est un dérivé oxyméthylé du salicylate de méthyle : il a l'avantage de ne pas répandre l'odeur pénétrante de ce dernier. On l'emploie comme lui, ou mélangé à parties égales d'huile d'olives en onctions.

Le menthol peut être utilisé en onctions dans la formule suivante :

Menthol.....	} à 10 gr.
Camphre.....	
Hydrate de chloral.....	

ou étendu au pinceau dans le mélange ci-dessous :

Menthol.....	} à 1 gr.
Gaïacol.....	
Alcool absolu.....	

On se servira à l'occasion de l'onguent hydrargyrique belladonné :

Extrait de belladone.....	4 grammes.
Onguent napolitain.....	30 grammes.

Le glycérolé d'extrait de belladone se formule :

Extrait de belladone.....	1 gramme.
Glycérolé d'amidon.....	10 grammes.

La révulsion peut être héroïque. Elle se fait à l'aide de pointes de feu nombreuses, légèrement appliquées, fréquemment répétées. Le vésicatoire a mille inconvénients : encore faut-il ne point le rejeter complètement ; sous forme de mouches de Milan, de vésicatoires camphrés de petites dimensions, laissés seulement douze heures en place, pansés proprement, il a plus d'un succès à son actif. Le vésicatoire à l'ammoniaque est, de son côté, trop délaissé : on remplit aux trois quarts un dé à coudre avec de l'ouate tassée ; on recouvre d'un autre tampon imbibé d'ammoniaque. On laisse en place cinq minutes sur la peau, l'épiderme se détache et on applique alors un centigramme de morphine délayée dans un peu d'eau. La multiplicité des moyens à mettre en œuvre sera utiliser de temps en temps

Les « grands remèdes » appliqués à Bicêtre étaient invariablement précédés d'une flagellation en règle. Méthode révulsive et remords cuisants !

Cependant notre moraliste s'humanise : « Néanmoins parce que l'expérience m'a fait voir qu'on les peut quelquefois contracter par une contagion innocente et imprévue : une femme pieuse de son mari débauché, un enfant de lait de la nourrice criminelle, une nourrice innocente de son enfant de lait sorti d'un sein vêrolé ; d'autres en buvant, mangeant, couchant avec assiduité avec des personnes depuis longtemps gâtées et infectées, pour ces raisons la charité chrétienne m'a obligé à donner recettes pour secourir les uns et les autres, le tout à la plus grande gloire de Dieu ! »

Suit l'énoncé de quelques préparations mercurielles effroyables, où le précipité rouge voisine avec la thériaque, cependant que l'esprit de vitriol fait bon ménage avec le mercure éteint.

Il y a aussi une sorte de panacée miraculeuse « pour la cure de toutes espèces de véroles tant vieilles que récentes. » La préparation de cette dernière, minutieusement expliquée pendant douze pages, suffirait à rendre neurasthénique un pharmacien de résistance moyenne.